

Hans Laufcan

Collection La Poésie inévitable

Elles nous fascinent car les erreurs de jeunesse font le sel de notre existence. Premiers risques, premières expériences, premiers échecs... elles évoquent un temps où tout semblait possible parce que rien ne paraissait interdit.

Elles sont des appels à l'extraordinaire, au fantastique et fondent une mémoire inextinguible, personnelle et secrète. Plus que tous nos autres souvenirs, elles s'accrochent à nos rêves et sont au bout du compte les meilleures guides dans le labyrinthe de notre errance quotidienne.

Les *Erreurs de jeunesse* de Hans Laufcan rassemblent la plupart de ses poèmes en prose. Certains sont fort anciens, tandis que d'autres ont été écrits avant-hier. Pour l'auteur, « on essaie tous de préserver un espace pour les hésitations, les erreurs, sans quoi nos journées seraient d'un ennui terrifiant. »

Après la série des Maximes contemporaines, Hans Laufcan nous invite à découvrir un autre aspect de son talent avec ce premier recueil de poèmes en prose.

ISSN : 1969-5977
ISBN : 978-2-917649-25-1

9 €



Livre unique

Collection La Poésie inévitable

Hans Laufcan

**ERREURS
DE JEUNESSE**



À Stéphane Mencini
pour les erreurs partagées
qui font l'éclat de la jeunesse.

« Le savoir, c'est le pouvoir et l'ignorance, c'est l'impuissance »
rappelle Renée Vivien. Il apparaît aussi qu'un savoir véritable répugne
au pouvoir et qu'une puissance excessive conduit à l'ignorance.

LE BOUC ÉMISSAIRE

Un être abject que l'on aimerait n'avoir jamais rencontré, voilà la cible du jour. Il est sans origines, du moins sait-il les cacher pour éviter qu'elles n'atténuent l'éclat de ses paillettes. Au physique, il est bonhomme, rond comme les pneus *Good year* de son 4 x 4. Il a toujours un mot pour rire, vicelard ou grivois, pour mieux rouler dans la farine les maigres moutons qui s'ennuient de l'aube au crépuscule et que divertit l'humour grossier de notre bouc.

Ce qui brille chez lui, en dehors de sa montre en or plaqué, c'est un orgueil qui est tel qu'il voudrait voir tout le monde se prosterner devant sa grandeur. Il n'est aucun exploit dont il ne se sente capable ; il se verrait bien marcher sur la lune ou peindre la Joconde. Quand il entrevoit la silhouette d'un concurrent qui pourrait lui faire un peu d'ombre, il manifeste une agressivité étourdissante, multiplie les injures et les avanies jusqu'à ce que ce rival disparaisse parmi la poussière.

Il n'aime pas la poésie, et encore moins la philosophie, la seule beauté qu'il apprécie est celle des jeunes femmes dans les magazines et dont il aime être accompagné car il connaît les hommes, notre bouc, il prend plaisir à voir luire en leurs yeux les aiguillons de la jalousie.

Sa morale se compte en devise monétaire, si le solde est positif, alors sa conscience est tranquille ; il place en bourse son capital, comme d'autres font des offrandes.

Son orgueil mêlé de crétinerie lui a ouvert les voies de la fortune : en raison même de sa bêtise, on ne s'est pas méfié de lui, et malgré

toutes ses erreurs, il n'a jamais renoncé. Depuis, il s'est créé autour de lui une cour d'êtres serviles et sans scrupules, prêts à toutes les fourberies, à toutes les trahisons pour entrer dans ses faveurs. Il a fait des plus habiles ses émissaires pour aller clamer sa gloire, parler de lui comme d'une idole ou d'un bouc émissaire, peu lui importe, l'important est qu'on chante son nom.

LE METTEUR EN SCÈNE

Hommage à Thomas Bernhard

Animé du seul désir de se faire mousser, le metteur en scène est l'éternel rebut du monde théâtral ; son abominable suffisance est à la limite du supportable. Il apparaît rarement *sur les planches*. Heureusement !

Son activité consiste à choisir une œuvre dramatique pour ensuite la massacrer, sans aucun regret. La plupart du temps, il s'en prend à des textes vieux de plusieurs siècles : la présence d'un auteur contemporain pourrait faire de l'ombre à son absence de talent et mettre au jour son incompetence. Pendant la période de soi-disant « travail sur le texte », celui-ci est l'objet d'un acharnement éhonté voué à sa destruction pure et simple ; chaque phrase permettant au metteur en scène d'étaler sur la place publique son extrême sottise et son cynisme exaspérant.

Son art combine le bavardage le plus insipide à la vénalité la plus infecte. Il passe son temps à déblatérer aux acteurs des propos tout bonnement insensés ou à exécuter des courbettes infâmes aux représentants apathiques d'un État au bord de l'inanition.

Ainsi, le metteur en scène fait partie de ces tartuffes modernes prêts à toute forme de destruction et à toute forme de servilité pour nourrir une ambition mercantile absolument malsaine, à la limite de la pathologie.

L'ADAPTATION

L'homme entre, inspecte l'intérieur de la chambre et ferme les volets. Bien entendu il a pris soin auparavant d'allumer les bougies, sans quoi il se serait retrouvé dans le noir et n'aurait pu réaliser tout ce qu'il avait projeté, ce qui l'aurait bien embêté. Sans hésiter il vide les meubles et regroupe les objets récoltés selon leur matière. Premier tas : tissu, second tas : papier, troisième tas : plastique, quatrième tas : verre, et cetera. Puis il s'en prend aux meubles qu'il démonte, les uns après les autres. Il est alors comme une machine ; la rigueur et la précision de ses gestes sont effrayantes ; sans doute fait-il partie de ces individus aux mains desquels rien n'échappe et dont le regard ne vacille jamais.

Ensuite, et pendant des mois, c'est le grand bricolage. Muni de scies, de marteaux, de rabots et de mille autres outils, il donne au bois d'autres formes, d'autres fonctions ; il tripote le verre et le fer de telle façon qu'ils deviennent de nouveaux objets. Des jours durant il s'acharne, s'évertue à bricoler sans arrêt, à bricoler le bois, mais aussi le papier.

Une nuit pourtant, il s'arrête. Il a terminé. Il a donné une autre forme à la chambre, il lui a donné *sa* forme.

Alors il en sort.